

Très répandu à Paris, M. J. Mathorez était membre des comités de direction de nombreuses sociétés d'études historiques ; mais il était resté fidèle à sa province natale. Il était entré dans le comité de la *Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne* ; on le trouvait toujours prêt à donner de nouveaux témoignages de son affabilité et de son dévouement.

H. B. R.

Les fresques de Saint-Gilles au Loroux-Bottereau

A la mi-juillet 1922, un maçon a découvert dans l'ancienne chapelle de Saint-Laurent, au Loroux-Bottereau, une peinture murale fort ancienne. Elle se compose de trois registres superposés. Le mot *Egidius* tracé en lettres capitales de chaque côté de la tête du personnage principal indique à tous, à première vue, qu'il convient de rechercher dans la légende de ce saint l'explication des différentes scènes de cette fresque.

Dans un premier registre, au sommet, l'artiste a représenté deux cavaliers richement vêtus, manteaux flottants, chevaux couverts de housses à dessins peut-être armoriés. L'un d'eux sonne de la trompe. Il s'agit d'une scène non de guerre, mais de chasse, comme l'indique le lévrier qui court entre les jambes des chevaux. Cette scène figure la poursuite de la biche de Saint-Gilles par le roi des Goths, Flavius, et ses chasseurs.

Au-dessous, une ville fortifiée entourée de fossés, aux tours surmontées d'une sorte de belvédère ou château de bois ; près de cette ville, à droite, et en dehors, une sorte d'église ou d'abbaye. C'est Orléans, Laon, lieux nommés dans les vies de saint Gilles, plus probablement, Saint-Gilles sur le Rhône en Languedoc, avec la célèbre abbaye élevée par le roi Flavius en l'honneur du solitaire qu'il avait blessé.

Mais là n'est pas l'intérêt de la fresque. Il est tout entier dans les deux groupes de personnages qui garnissent le troisième registre. Un premier personnage, que nous avons déjà désigné, est un abbé vêtu d'un manteau gris bleu ; il est assis sur une sorte de trône, la tête nimbée ; il étend la main gauche donnant une bénédiction ou une absolution à un second personnage. De chaque côté de l'abbé sont disposés les caractères du

mot EGIDIUS, c'est saint Gilles, moine bénédictin célèbre dans les chansons de Gestes et très cher à la dévotion du moyen âge.

Le personnage placé en face de lui, à genoux, les coudes appuyés sur une sorte de prie-dieu est un vieillard à barbe blanche. Il est de race royale, car il porte le manteau rouge, insigne de la dignité impériale ou royale. Il est également désigné par son nom. Celui-ci est accompagné d'une épithète parfaitement lisible : MAGNUS. Le nom lui-même a été dégradé par le temps ou par le marteau des maçons. Toutefois un C initial est très visible : on entrevoit également la forme de deux O séparés par des lettres aujourd'hui disparues. A notre avis, il faut lire CAROLOMAGNUS. Nous avons devant nous le grand empereur à la barbe chenue. On ne peut se laisser arrêter par cette forme à première vue antigrammaticale. Elle n'est point inconnue des anciens chroniqueurs : ceux d'Anjou l'emploient couramment ⁽¹⁾.

Cette scène est familière aux artistes chargés de représenter, soit la vie de Charlemagne, soit celle de saint Gilles. A Chartres, nous trouvons dans le célèbre vitrail consacré, sous saint Louis, à la glorification du grand empereur, une allusion à l'absolution que lui donne saint Gilles : là, le solitaire célèbre la messe pour l'empereur qui y assiste ; un ange dépose sur la patène la charte du péché impérial et du pardon qui lui est accordé. En 1845, on découvrit à Civray, dans l'église de Saint-Nicolas, une fresque de six panneaux consacrés à la légende de saint Gilles. Le second représentait exactement les mêmes personnages que la fresque du Loroux : un seigneur ayant sur la tête une couronne, vêtu d'une longue tunique, enveloppé d'un large manteau, à genoux devant un saint personnage dont la tête était auréolée d'or ⁽²⁾.

Quelqu'un fera peut-être observer que le personnage à longue barbe blanche, ainsi agenouillé, ne porte pas la couronne royale. A la vérité, le Charlemagne du Loroux ne porte pas la couronne royale telle qu'on la représente habi-

(1) Le *Liber de Compositione Castris Ambazie* et la *Chronique de Saint Florent* écrivent couramment Karolomagnus. Voir l'édition de ces *Chroniques d'Anjou* par L. HALPHEN, p. 18, 19, 23, 112.

(2) Lettre de M. FAYE, président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, sur *Les peintures murales de l'église Saint-Nicolas de Civray*, dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1847, 3^e trimestre, p. 69 à 72.

tuellement, mais sa coiffure est absolument semblable à celle que portent les trois rois Mages dans la célèbre peinture du cloître de Saint-Aubin d'Angers, qui est du XII^e siècle. Les miniatures des psautiers, soit d'Ingeburge, femme de Philippe-Auguste (Musée de Chantilly), soit de Blanche de Castille (Bibl. de l'Arsenal, m^{ss} 1186), présentent sur la tête de la Vierge, dans la cérémonie de son couronnement au ciel, des coiffures absolument semblables à celle qui nous occupe, véritable bonnet quadrangulaire.

Jusqu'ici nous ne sortons pas dans notre commentaire des faits contenus dans les différentes légendes hagiographiques de saint Gilles. Il convient de chercher à une autre source l'explication de la scène qui fait pendant à l'absolution de Charlemagne. Plus curieux que les hagiographes, les trouvères se sont demandés quelle pouvait bien être la nature du péché remis à Charlemagne par le solitaire de Septimanie, péché tel que l'empereur ne voulait pas l'avouer. Une compilation de récits sur Charlemagne rédigée en norvégien dans la première moitié du XIII^e siècle, la *Karlamagnus Saga*, nous renseigne à ce sujet. Charlemagne, étant revenu à Aix après son couronnement à Rome, y trouva sa sœur Gisèle. Il eut avec elle un commerce coupable. Plus tard, il confessa tous ses péchés à l'abbé Gilles, excepté celui-là. Pendant que celui-ci disait sa messe, Gabriel, l'ange de Dieu, vint et déposa un écrit sur la patène du calice. On y lisait que le roi ne s'était pas confessé de tous ses péchés; qu'il fallait marier la jeune princesse à Milon, comte d'Angers; que dans sept mois elle mettrait au monde un fils auquel on donnerait le nom de Roland. Gilles porta l'écrit au roi; celui-ci tomba à ses pieds, avoua sa faute et, conformément à l'ordre de Gabriel, donna sa sœur à Milon qu'il fit duc de Bretagne. Sept mois après, naquit un garçon qu'on appela Roland⁽¹⁾. Il fut le fameux préfet des marches Bretonnes.

A n'en pas douter, c'est cette scène du mariage de Gisèle et de Milon que l'auteur de la fresque a voulu représenter. Ce jeune homme coiffé d'un large chapeau de pèlerin, une aumônière au côté, c'est Milon, comte d'Angers; la jeune fille au souple corsage, aux épaules couvertes d'un manteau rouge,

(1) *La Vie de Saint Gilles par Guillaume de Barneville, poème du XII^e siècle*, publié par Gaston PARIS et Alphonse BOS, Paris, 1881, p. LXXV.

signe qu'elle est, comme l'empereur, de race royale, c'est Gisèle. Milon la conduit respectueusement par la main, geste symbolique des fiançailles. Les deux personnages qui les accompagnent sont les deux témoins du mariage qui doit avoir lieu dans un instant. Cette scène est à nos yeux la plus curieuse. Elle montre la fusion dans la légende de saint Gilles d'éléments empruntés aux documents hagiographiques et aux Chansons de Gestes. La vie de ce solitaire n'est d'ailleurs elle-même qu'un tissu de fictions populaires. Cette scène est également la mieux traitée.

La chapelle Saint-Laurent, dans laquelle la fresque qui nous occupe a été trouvée, est un monument roman du XII^e siècle, composé de deux rectangles de dimensions différentes s'emboîtant l'un dans l'autre, le plus grand servant de nef, le plus petit de chœur. Elle est située dans la nef, à gauche, à la jonction de celle-ci avec le chœur. Ce dernier, plus étroit que la nef, fut, à une époque postérieure, avancé dans la nef. On éleva, à cet effet, un mur qui recouvrit la fresque de saint Gilles. C'est à cette circonstance que nous devons sa conservation. On la découvrit en abattant ce mur, lorsqu'on voulût aménager la chapelle pour en faire une salle de fêtes.

Postérieure au XII^e siècle, cette peinture date vraisemblablement des premières années du XIII^e, si l'on en juge, par le costume des personnages, les selles des chevaux, le caractère des fortifications de la ville, la nature des ocres jaunes, rouges et bleues employées par l'artiste. Elle est contemporaine de la *Karlamagnus Saga* dont elle reproduit un épisode.

Le prieuré de Saint-Laurent du Loroux-Bottereau relevait de l'abbaye de Saint-Jouin de Marnes, en Poitou. Celle-ci ne comptait pas moins de deux paroisses dédiées à saint Gilles dans l'ancien diocèse de Nantes : Saint-Gilles-de-Clisson, Saint-Gilles-de-Montfaucon, toutes antérieures aux Croisades, et élevées en dehors de l'enceinte primitive de ces petites villes, donc aux X^e et XI^e siècles. Saint-Gilles-de-Pornic au même diocèse, est de la même époque et occupe une situation semblable.

A. BOURDEAUT.
